

ANDRZEJ STASIUK

Pourquoi je suis
devenu écrivain

roman picaresque traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

*Le matin,
huit heures et quart,
au Panama Bar.*

FANTÔMAS

I

En ce temps-là, figurez-vous, personne ne prenait le taxi, aucun d'entre nous en tout cas. Les chauffeurs de taxi nous semblaient louches. Quand on a seize ans, la plupart des gens vous semblent louches. De toute façon, nous n'avions pas d'argent. Quand on n'a pas d'argent, tout devient vite suspect, à commencer par ceux qui en ont. Nous, nous n'en avons pas. On se déplaçait en bus ou en tramway. Les tramways grinçaient horriblement. Surtout dans les virages. Le premier grand virage, c'était au rond-point Starzyński, en direction du centre-ville. Les tramways tournaient à droite en grinçant de partout. Lorsque nous allions au quartier de Praga, ce fichu grincement ne se faisait entendre qu'à partir de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Mais là nous pouvions descendre, et il y avait un kiosque vert où l'on vendait de la bière. En tournant à droite, on pouvait aller au zoo pour voir les singes, les éléphants, les hippopotames. Une fois arrivés devant les hippopotames, nous étions

tout près du pont de Gdańsk et nous avons alors la possibilité de reprendre un tramway en direction du centre. C'est ce que nous faisons. L'autre possibilité consistait à traverser le pont à pied puis, en prenant à gauche par le parc, à longer l'*hôtel de la Monnaie* pour s'immerger au plus vite dans l'ambiance de la Vieille Ville, avec ses ruelles pavées et ses maisons à l'ancienne qui faisaient penser à un élégant décor. Au *Rucher*, la bière coûtait dix zlotys. Personne ne nous demandait rien. D'ailleurs, nous paraissions plus vieux. On fait rarement plus jeune. Ce n'était pas notre cas. Les serveuses étaient peut-être corrompues. Allez savoir, la question reste aujourd'hui sans réponse. La cabine téléphonique la plus proche se trouvait au croisement de la rue Freta et de la rue de l'Église. L'appareil était toujours en panne. Tout le monde s'en tapait à vrai dire, car nous n'avions personne à qui téléphoner. À *La Bonbonnière*, un gus jouait tous les soirs au piano des tubes d'avant-guerre. Un verre de Ciociosan, une sorte de vermouth sirupeux et infect, coûtait vingt zlotys, un Coca dix zlotys. Le samedi, toutes les tables étaient prises, et il y avait trop de lumière, comme chez le médecin. De partout fusait la même commande : un Coca, un Ciociosan et une pâtisserie. Les cigarettes Caro avaient un emballage bleu, mou. Elles étaient à vingt zlotys le paquet, les Club, à quatre cinquante. La différence était de taille. Aujourd'hui, un tel

écart, c'est fini. Le plus souvent, nous fumions des extrafortes sans filtre, car elles nuisaient le plus à la santé. Puis elles ont disparu, et nous avons dû nous contenter d'une marque quelconque. Mais avant de disparaître, le prix du paquet, qui était d'environ six zlotys cinquante, était passé à dix zlotys. Sur la boîte, il y avait une ligne jaune et des lettres noires. Avant de perdre leur tabac, elles étaient grosses comme le petit doigt. Nous avons longtemps cru qu'elles étaient fabriquées de la même façon que les Gitanes. Faux! Maintenant, je le sais. Par la rue de l'Église, on pouvait descendre sur la rive de la Vistule. Mais personne ne le faisait, l'endroit étant sans intérêt. On allait toujours tout droit. Là où il y avait de plus en plus de monde, jusqu'au *Barbacane* où affluait la foule. La foule exerçait sur nous une sorte d'excitation. J'ignore pourquoi. Nous passions le plus clair de notre temps à glander, à faire des allers-retours entre les deux places de la Vieille Ville. Ça n'avait rien de passionnant, mais pour certains d'entre nous, c'était l'occupation principale de la journée. Sans doute gardions-nous l'espoir de tomber par hasard sur un événement intéressant. En réalité, c'était toujours pareil : on tombait les uns sur les autres. Plusieurs d'entre nous ne sont plus de ce monde. Il est impossible de savoir, par exemple, si Bobik est toujours en vie. Il était un peu barge, ce qui rend la chose d'autant plus compliquée. Il portait une écharpe, je crois, et

était plutôt beau gosse. Du genre allemand. Pour les autres, non plus, je n'ai aucune certitude. On se baladait donc et on attendait qu'il se passe quelque chose. On attendait debout, on attendait assis. C'était un peu monotone comme passe-temps, mais personne ne se plaignait jamais de s'ennuyer. Sur la grand-place, des artistes en sandales exposaient leurs tableaux. De temps à autre, ils parvenaient à attirer un blaireau et à lui vendre leurs croûtes. Dans ce cas, ils allaient se payer une bière chez *Fukier*. Ils louaient alors les services d'un gars pour garder la marchandise. C'était du grand art. Couchers de soleil, aurores, voiliers, motifs végétaux, silhouettes féminines et paysages de la Vieille Ville. Ceux-là se vendaient le mieux, car on pouvait les comparer immédiatement à la réalité. Les Allemands en achetaient en grande quantité. Les Hollandais n'achetaient rien, car eux aussi portaient des sandales, ils ressemblaient à nos artistes et ne se laissaient pas avoir. Un jour, à court de cigarettes, j'ai accosté un Hollandais. Il a roulé un peu de Drum et me l'a passé. C'était ma première clope roulée, et je ne l'avais pas trouvée bonne. Le soir, nous allions à *L'Œuf*, un bar situé dans une cave. On pouvait y allumer des bougies, gribouiller sur les murs et faire écouter ses propres bandes. Pour nous, c'était ça, la liberté. Tout était bon marché. On ne s'en rendait même pas compte. Parfois, la police nous arrêtait pour vérifier nos papiers. C'était quelque

chose. Tout le monde ne se faisait pas contrôler. Quand on désirait avoir la paix, on allait par la rue des Douaniers au mont Fumier. On pouvait y faire tout ce qu'on voulait, à condition de ne pas être trop bruyants. Nous croyions dur comme fer à tout ce que nous racontions, personne n'aurait jamais eu l'idée de mettre en doute les propos d'un pote. Si j'écris au pluriel, c'est parce que je n'aime pas les confessions intimes. Il nous suffisait d'emprunter la rue des Bouleaux, vers la gauche, pour déboucher devant la porte du *Barbacane*. Le soir, c'était le lieu de rassemblement des ivrognes. Une quantité impressionnante de bouchons de bouteilles de piquette et de capsules de bière s'amassait sous le pont-levis. En l'absence d'ivrognes, on pouvait y faire tout ce qu'on voulait. Les flics ne s'y aventureraient pas. L'endroit ne sentait pas très bon. Plusieurs fois, j'y ai emmené des filles. Pas de quoi se vanter. Tout le monde y allait. Il n'y avait qu'un seul banc. En haut, on voyait passer des touristes japonais tout sourire. À l'époque, personne ne les prenait encore au sérieux. Les seuls qui nous impressionnaient, c'étaient les Américains et les Anglais. Les Français, pas tellement. Ils n'avaient que Jean-Michel Jarre, tout le monde n'appréciait pas *Oxygène*. À vrai dire, presque personne. Nous vivions comme des animaux. En meute. Plus d'un avait l'air d'un crétin fini. Cela ne dérangeait pas. Certains étaient bêtes comme leurs pieds. Personne ne leur en

tenait rigueur. Ce temps est bel et bien révolu, j'en ai peur. Le temps des cheveux longs et des clopes immondes. On écoutait les Pink Floyd. On ne connaissait pas encore les Sex Pistols, à l'époque. Ils jouaient pour eux-mêmes, pas pour nous. S'ils étaient venus se produire rue de la Bière, à Varsovie, ils se seraient fait huer. Avec leurs épingles à nourrice, leurs t-shirts et leurs jeans déchirés. Nous aussi, nous portions des Wrangler troués. Sauf que les nôtres étaient rapiécés. À plusieurs endroits et pas qu'une fois. Si épais que l'été, on crevait de chaud. Nous ne devions pas sentir la rose. Quand on est jeune, on ne pue pas trop. Cela vient plus tard, avec l'âge, il faut se laver plus, de peur des bactéries et aussi pour les autres. Eh oui, en 1977, Johnny Rotten aurait pu aller se rhabiller. Il n'aurait eu aucune chance chez nous. Quelques-uns écoutaient les Slade, mais ils ne s'en vantaient pas trop. Moi aussi, je les écoutais, tout en feignant de ne jurer que par les Floyd, Hendrix et la petite Joplin. Rien à voir ! On se nourrissait de pain et de lait. À New York, Nico chantait avec les Velvet Underground, mais on s'en fichait. On n'était pas au parfum. Nous, nous aimions les morceaux longs, sérieux et ennuyeux. Cinq minutes de solo à la guitare, ce n'était pas assez. Il nous fallait au moins dix bonnes minutes et, de préférence, à la batterie. Comme Piotrowski et Apostolis en concert au stade de Legia à Varsovie. Le public était en délire.